

CHAPITRE TROISIEME

HORS DE L'INDE

Nulle part, jusqu'à présent, nous n'avons rencontré hors de l'Inde le thème des *deux frères*, confiés au magicien par leurs parents, lesquels, après tel délai, reprendront l'un des deux jeunes garçons, laissant l'autre au maître. Toujours, dans les contes que nous connaissons, — comme dans le conte indien du *Fils du Vizir et du Halvái*, — il s'agit d'un *seul fils*, que celui-ci ait ou non des frères.

Dans un petit groupe, — qu'il faut rapprocher sous ce rapport du conte des Santals du Bengale, — le jeune garçon a été, dès avant sa naissance, promis par son père au magicien.

Enfin, dans toute une branche de cette famille de contes, c'est de sa propre volonté, sans intervention de ses parents, que le jeune garçon entre au service du magicien.

PREMIERE SECTION

LES CONTES ORAUX

§ 1.

Le héros est confié tout jeune par son père ou sa mère au magicien.

Un conte français inédit, recueilli dans le Velay, non loin du Puy, pourra donner une idée de la forme générale d'un grand nombre de contes de cette première branche.

Le voici, dans sa teneur naïve (1):

Il y avait un homme bien misérable: pour tout bien il avait un fils, et, pour le nourrir, il était obligé d'aller mendier de porte en porte. Quand l'enfant eut douze ou treize ans, un bourgeois dit un jour au père, qui lui demandait la charité: « Que voulez-vous faire de ce petit garçon? vous n'en ferez qu'un vagabond. — Et que puis-je

(1) Ce conte n'a pas été noté dans sa langue d'origine, le patois du Velay, mais écrit de mémoire par quelqu'un du pays, en français un peu *teinté*. Le manuscrit nous a été remis autrefois par un folkloriste bien connu des anciens lecteurs de la *Romania*, feu M. Victor Smith.

en faire? répondit le père; je n'ai pas trouvé à le louer. — S'il en est ainsi, dit le bourgeois, je le prendrai moi-même et je le garderai un an; mais vous vous engagerez à ne venir le voir qu'à la fin de l'année. Si alors vous le reconnaissiez, vous l'emmènerez; autrement, il me restera. — C'est chose convenue, » dit le père. Et il pensait: « Quand même je ne reverrais mon fils que dans dix ans, je le reconnaîtrai toujours. » Il dit donc adieu à son fils et le quitta en pleurant.

A la fin de l'année, le père se mit en route: il avait trouvé le temps bien long. Le fils, sachant que son père devait venir ce jour-là, s'échappa de la maison de son maître et alla attendre son père à un détour de chemin. « Ah! mon père! — Ah! mon fils! — Ce n'est pas sûr que vous me reconnaissiez, dit le garçon. — Et pourquoi? Je te reconnais maintenant; je te reconnaîtrai bien tout à l'heure. — Mon père, vous ne savez pas ce qui va se passer tout à l'heure. Mon maître va me changer en forme de pigeon, et il me mettra sur une table au milieu d'une quantité d'autres pigeons. Pour me reconnaître, faites bien attention: moi, j'ouvrirai un petit peu le bec et j'étendrai un peu l'aile. » Cela dit, il s'en retourna vite chez son maître.

Le père étant arrivé chez le maître, celui-ci le reçut très poliment et le fit manger et boire; puis il dit: « Entrez dans cette chambre, et vous reconnaîtrez votre fils. » Le père, étant entré dans la chambre, voit une pleine table de pigeons. « Comment! dit-il au maître, je ne vous ai pas donné un pigeon; je vous ai donné un garçon. — N'importe, dit le maître; il est là dedans; reconnaisssez-le, sinon il sera à moi, ainsi qu'il a été convenu. — Eh bien! répondit le mendiant, donnez-moi dix minutes pour que je puisse choisir. » Au même instant, le pigeon qui était le petit garçon, ouvrit un petit peu le bec et étendit un petit peu l'aile. Le père remarqua le signal. « Je crois que c'est celui-là, » dit-il en le montrant du doigt. Le maître fut fort étonné. « Vous avez deviné, dit-il; il faut que vous soyiez sorcier; car vous en savez autant que moi. » Et au même instant le pigeon redevint garçon. Alors le maître lui paya les gages qu'il lui avait promis, et proposa au mendiant de lui laisser son fils encore une année. Mais le mendiant le remercia.

Ils s'en allèrent donc. « Mon père, disait le garçon, nous serons riches désormais; vous nirez plus chercher votre pain de porte en porte; nous pourrons faire nous-mêmes la charité. — Et comment ferons-nous pour devenir riches? répondait le père. — C'est ce que vous allez voir. Dans deux jours, il sera foire au Puy: je vais me mettre en forme d'un joli cochon bien gras; vous m'attacherez une petite corde au pied et vous irez me vendre. Et, quand vous m'aurez vendu, vous détacherez la corde et la mettrez dans votre poche, et vous reprendrez le chemin de la maison. Moi, je ne tarderai pas à vous rejoindre. »

Ce qui fut dit, fut fait. Le père le conduisit à la foire et le vendit le plus haut prix. Il n'oublia pas de mettre la corde dans sa poche et de retourner vite chez lui. Bientôt il voyait arriver son fils, et ils rentrèrent ensemble au logis avec l'argent de la vente. Le lendemain, l'acheteur, qui avait mis le porc gras dans son étable, appelait ses

amis pour l'aider à le tuer; mais point de porc dans l'étable. Il le fit alors crier par toute la ville; mais point de nouvelles.

Un autre jour, le garçon se promenait avec son père, quand ils virent un bourgeois à la chasse. « Je vais vous faire gagner de l'argent, dit le garçon. Je vais me mettre en un joli chien de chasse, et vous me vendrez à ce chasseur. Mettez-moi un collier, et vous nous le réserverez en me vendant. » Le voilà en chien de chasse: il court les vallons, les côtes; il attrape les lièvres, les oiseaux, et les apporte à son père. Quand le chasseur voit comment le chien travaille, il demande à l'acheter. Le père faisait semblant de ne pas vouloir le vendre. Enfin, il s'en demande mille francs; le chasseur les lui donne. Comme le père s'était réservé le collier, il le met dans sa poche et s'en va. Pendant ce temps, le chien attrape encore quelques lièvres et quelques oiseaux; mais tout d'un coup il disparaît et, se remettant en garçon, il s'en va faire bonne chère avec son père de l'argent qu'ils ont volé à se mettre d'homme en bête.

Quelques jours après, il devait y avoir au Puy une grande foire pour les poulains. Le fils dit à son père: « Je me mettrai en un joli poulain; vous me conduirez à la foire, vous me vendrez et vous nous réserverez la bride. »

Ce qui fut dit, fut fait. Le père le conduisit à la foire et le vendit à celui qui lui avait fait le don de se changer en bête. Le père s'était bien réservé la bride; mais l'autre ne la lui rendit point.

Voyant qu'on allait faire boire tous ces poulains, le maître mena le sien à la fontaine. A peine arrivé là, le poulain se change en poisson et plonge au fond de l'eau. Le maître va chercher un épervier [un filet] pour pêcher le poisson; mais celui-ci se change en oiseau et prend sa volée; le maître en fait autant, le poursuivant si fort que tous les deux arrivent presque ensemble à la cour du roi. La fenêtre de la princesse, qui était malade, était ouverte: le garçon entre dans la chambre, et le maître reste dehors.

La princesse se fait donner à la main ce joli oiseau. Mais le maître prend la forme d'un médecin et demande à voir la princesse malade, croyant avoir l'oiseau. L'oiseau, l'entendant venir, dit à la princesse: « Je me change en bague: si ce monsieur veut me sortir de votre doigt, jetez-moi par terre. » En effet, en tâtant le pouls de la princesse, le maître voulait prendre la bague; mais la princesse la jeta par terre, et la servante la balaya avec les ordures. Alors le maître se mit en forme de coq pour prendre la bague; mais la bague se mit en forme de renard, qui mangea le coq. Puis, redevenant jeune homme, il entra dans la chambre de la princesse, qui était guérie. Le roi la lui donna en mariage, et ils jouirent du plaisir du monde.

Sous ce vêtement villageois de France, on a aisément reconnu le conte indien avec les quelques altérations (dans l'épisode de la bride et dans celui de la bague) qu'il a subies durant l'immense trajet des rives du Gange ou de l'Indus à celles de quelque petit affluent de la Loire. Et, du reste, — on le verra, — dans ses péré-

grinations vers des pays lointains, autres que le Velay, le conte indien, mainte fois, a très bien supporté le voyage (1).

* *

Dans notre conte du Velay, le personnage auquel le père confie son fils est un « bourgeois », expression paysanne pour désigner quelqu'un qui n'est pas paysan, et c'est ce bourgeois lui-même, — en réalité un magicien, — qui propose au père de prendre chez lui le jeune garçon pour que celui-ci ne devienne pas un « vagabond ».

Dans les autres contes appartenant à cette première branche, c'est, en général, le père ou la mère qui se met à la recherche d'un maître pour son fils.

Souvent, le magicien est désigné immédiatement comme tel ; parfois il n'est autre que le diable. Nous étudierons plus loin un groupe de contes dans lequel cet être malfaisant est présenté d'une façon toute particulière.

§ 2.

LE FILS, MÉTAMORPHOSÉ PAR LE MAGICIEN, DOIT ÊTRE RECONNNU PAR SON PÈRE

Un trait commun à la plupart des contes qui appartiennent à la première branche de cette famille, — trait qui se trouve dans le conte du Velay, — c'est le trait du jeune garçon métamorphosé par le magicien son maître, et que le père doit reconnaître et choisir parmi d'autres jeunes garçons, également métamorphosés.

L'explorateur russe, feu Gr. N. Potanine, dans un travail diffus et souvent bizarre, mais où il y a de bonnes choses à prendre, a dressé la liste de ces transformations, telles qu'elles se présentent dans les contes russes proprement dits (« grands russes »), et dans les contes « petits-russiens » ou ruthènes (2). Il a noté

(1) Si, dans le conte du Velay, l'épisode de la bride est incomplet, on se rappelle que parfois, dans l'Inde même, cet épisode est altéré ou a disparu. — Quant à l'épisode de la bague, nous rencontrerons plus loin une altération analogue dans des contes recueillis en Basse-Bretagne, en Irlande, en Norvège.

(2) Ce long travail a été publié dans la « Revue ethnographique » russe (*Etnograficeskoje Obozrenije*), vol. XV, Moscou, 1908, livraisons 55 et 56). M. F. PSALMON, professeur de langues vivantes, nous a rendu le service de nous en donner oralement connaissance.

les suivantes : en poulains, en ours, en loups, en chiens, en béliers, en pigeons, en cygnes, en coqs, en éperviers. Quelquefois les jeunes gens ont été transformés en vieux marchands, en vieux mendians avec leurs besaces, en jeunes filles et même en jeunes gens, tout semblables entre eux.

Ailleurs qu'en Russie, la transformation la plus fréquente paraît être en oiseaux : en pigeons, comme dans le conte du Velay (contes géorgien, polonais, wende de la Lusace, conte de la Haute-Bretagne. (1) ; — en volailles (conte de la Basse-Bretagne contes siciliens (2) ; — en corbeaux (conte croate de Varazdin, conte italien de la Basilicate, second conte wende (3) ; — en oiseaux non spécifiés (second conte de la Haute-Bretagne, conte allemand de la Westphalie, conte serbe, conte tatare de la Sibérie méridionale) (4).

* *

Dans les contes indiens résumés ci-dessus, où le père confie au magicien ses *deux fils*, pour reprendre l'un au bout d'un certain temps, le magicien ne métamorphose pas les deux jeunes garçons : car, s'il le faisait, il pourrait craindre que le père, choisissant au hasard, mette la main sur celui des deux que le magicien voudrait garder pour lui. C'est par d'autres moyens qu'il cherchera à égarer le choix du père. Ce choix n'aura donc pas moins à être dirigé que dans les contes précédemment examinés ; aussi le plus intelligent des deux fils se rendra-t-il, lui aussi, subrepticement auprès de son père pour le conseiller.

L'un de ces contes indiens, le conte tamoul, a cette particularité excellente que, pour aller parler à son père, le héros met à profit la science magique qu'il vient d'acquérir, et se transforme en oiseau, afin d'abréger les distances. Dans notre conte

(1) MARJORY WARDROP, *Georgian Folk Tales* (Londres, 1894) p. 4. — K. W. WOYCICKI, *Polnische Volkssagen und Märchen* (Berlin, 1839), p. 110. — EDM. VECKENST DT., *Wendische Sagen, Märchen...* (Graz, 1880), p. 255. — AD. ORAIN, *Contes de l'Ille et Vilaine* (Paris, 1901), p. 32.

(2) F. M. LUZEL, *Le Magicien et son valet*, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* (1883). — G. PITRE, *Fiabe. Novelle e Racconti siciliani* (Palerme, 1875), n° 52, et *Otto Fiabe e Novelle siciliane* (Bologne, 1873), n° 4.

(3) F. S. KRAUSS, *Sagen und Märchen der Südslaven*, vol. II (Leipzig, 1884), n° 109. — D. COMPARETTI, *Novelline popolari italiane* (Turin, 1873), n° 63. — E. VECKENST DT. op. cit., p. 257.

(4) *Revue des Traditions populaires*, 1887, p. 311. — *Kinder-und Hausmärchen gesammelt durch die Brüder Grimm*, 7^e éd. (Göttingen, 1857), n° 68. — C. MIJATOVS, *Serbian Folk-lore* (Londres, 1874), p. 215. — W. RADLOFF, *Proben der Volksliteratur der türkischen Stämme Süd-Sibiriens*, vol. IV (St-Pétersbourg, 1872), p. 157, n° 6.

du Velay et dans une grande partie des contes similaires, ce trait merveilleux n'existe pas, et, quand le jeune garçon va dire à son père comment celui-ci pourra le reconnaître, il le fait sous sa forme naturelle. Mais certains contes de cette même branche sont, sur ce point, semblables au conte tamoul, et notamment un conte tatare de la Sibérie méridionale, dont il sera intéressant de résumer tout l'ensemble (1) :

Un jeune garçon est amené par son père à un *moulla* (docteur, personnage religieux musulman) pour être instruit avec dix autres écoliers qu'a déjà le moulla. « Si, au bout de trois ans, tu reconnais ton enfant, tu pourras le reprendre; autrement, il m'appartiendra. » Pendant les trois ans, le jeune garçon apprend toute sorte d'arts, si bien qu'il surpassé son maître. Le dernier jour des trois ans étant arrivé, il se transforme en mouche et s'envole vers la maison natale pour aller dire à son père comment celui-ci pourra le reconnaître parmi ses camarades: « Nous serons, tous les onze, transformés en oiseaux. Moi, je battrai des ailes. »

Le père l'ayant reconnu, le moulla dit: « Ton fils s'est fait reconnaître lui-même. » Et il change ses onze écoliers en onze jeunes gens, tout semblables. Le jeune garçon se frappe du doigt la bouche, et le père dit: « Celui-ci est mon fils. » (2)

Revenu à la maison, le jeune garçon se transforme en cheval et dit à son père de l'aller vendre. Le moulla offre un plus gros prix qu'un autre chaland, et le cheval lui est vendu. Enfermé dans l'écurie du moulla, le cheval aperçoit un trou dans la muraille; il se change en oiseau et s'échappe par ce trou. Aussitôt le moulla se change en un autre oiseau et se met à sa poursuite. Puis le jeune garçon se jette dans l'eau, où il devient une petite perche, et le moulla devient un brochet. De nouveau le jeune garçon se change en oiseau, et il va se poser devant la porte d'un prince. La servante l'attrape, et, quand il est dans la maison, il reprend sa forme naturelle. La fille du prince lui demande qui il est. Alors il lui dit qu'un moulla ne tardera pas à venir. « Je vais me changer en anneau; mets-moi à ton doigt. » [Suivent des explications assez obscures sur ce qu'elle devra faire quand le moulla viendra demander l'anneau].

(1) W. RADLOFF, *loc. cit.* — Ce conte a été recueilli chez les Tatares du Chodja Aoul, au nord de la ville de Tara (Gouvernement de Tobolsk, sur l'Irtych, affluent de l'Ob). Les Tatares de cette région sont des musulmans, qui ont été depuis longtemps fanatisés par des docteurs de Bokhara (voir W. RADLOFF, *op. cit.* pp. 13-14). — Un indice de la provenance musulmane (nous ne disons pas, bien entendu, de l'origine première) de ce conte tatare, c'est la seconde partie qu'il joint à notre conte et qui n'est autre qu'une légende musulmane, se trouvant notamment dans la *Chronique* de l'historien arabe Tabari (né en 839, mort en 922), t. I, p. 445 de la traduction (1867-1874) faite par M. H. ZOTENBERG d'après une version persane. — Voir aussi le n° 343 du fascicule VI de la *Bibliographie des auteurs arabes* de M. VICTOR CHAUVIN (Liège, 1902).

(2) On se rappelle que, dans certains contes de Russie, se rencontre également, d'après Potanine, la transformation des écoliers en jeunes gens se ressemblant absolument.

Au moment où la princesse feint de donner l'anneau au moulla, l'anneau se change en grains de gruau, qui s'éparpillent par terre. Le moulla se change en coq et se met à manger les grains. Tout d'un coup un de ces grains se change en oiseau, lequel arrache la tête au coq. Le jeune homme reparaît, et la princesse lui dit qu'elle l'épousera (1).

Le travail, déjà cité, de Gr. N. Potanine nous apprend que, dans la plupart des contes russes ou petits-russes de cette famille, le jeune homme, à l'expiration du temps pendant lequel il doit rester chez le maître, va, *sous forme d'oiseau*, à la rencontre de son père, devant lequel il reprend sa forme naturelle. Rappelons que, dans le conte tamoul, c'est aussi en oiseau qu'il se transforme.

En dehors de la Russie, nous ne connaissons qu'un seul conte européen présentant un trait de ce genre. Ce conte italien, très curieux, que nous avons déjà mentionné et dont nous aurons encore à parler, a été recueilli à l'extrême de la péninsule, dans la Basilicate (province actuelle de Potenza) (2). Là, le jeune homme a été confié par son père à un magicien, pour que celui-ci lui apprenne la magie en un an :

L'année terminée, le père, s'étant mis en route et étant arrivé à l'endroit où il a rencontré le magicien, sent tout à coup un grand vent, et il entend une voix : « Vent je suis et homme je deviens. » (*Vento sono e uomo divento.*) Et voilà que son fils est devant lui et lui dit : « Le maître ne me laissera point partir, si tu ne devines une chose. Je deviendrai un corbeau et tu devras me reconnaître parmi cent autres corbeaux. Fais bien attention au corbeau qui battra un peu de l'aile ; je serai celui-là. »

* * *

Dans quelques versions de notre conte, ce n'est pas le jeune homme qui, sous forme animale ou sous sa propre forme, donne des instructions à son père ; c'est une tierce personne, que le père a la chance de rencontrer : un vieillard, dans deux contes cités par Potanine (conte petit-russe et conte de la « Russie blanche ») ; — un « vieux petit homme », dans un conte esthonien du Gouvernement de Witebsk (3) ; — une vieille femme, dans le

(1) En lui promettant le mariage, la princesse exige du jeune homme, en retour, une certaine promesse qui relie notre conte à la légende indiquée dans la note 1 page 369.

(2) D. COMPARETTI, *loc. cit.*

(3) OSKAR KALLAS, *80 Märchen der Ljutziner Esten* (Dorpat, 1900), n° 35.

conte serbe cité plus haut ; — un petit homme (un nain), dans le conte westphalien mentionné au même endroit.

Un conte roumain de Transylvanie a un trait tout à fait particulier (1) :

Le père devra reconnaître son fils, qui lui sera présenté par le diable, avec deux autres jeunes gens. Or le diable a rendu les trois tout semblables. Le bonhomme est bien triste, quand *vole vers lui un bourdon*, qui lui dit : « Ne crains rien : quand le diable t'amènera les trois, j'arriverai, moi aussi, et je ferai *brr, brr, brr* ; alors l'un des trois tirera son mouchoir pour me prendre ; ce sera ton fils. » Et, de cette façon, le jeune homme peut être reconnu par son père.

Il y a ici infiltration d'un thème dont Potanine a très bien remarqué le parallélisme avec notre thème : à l'épisode où le père doit reconnaître son fils au milieu de compagnons métamorphosés de la même façon que lui, correspond, en effet, dans ce second thème, un épisode où le prétendant à la main d'une jeune fille (ou l'envoyé de ce prétendant) doit reconnaître celle-ci parmi d'autres jeunes filles dont rien ne la distingue.

Or un trait assez fréquent du second thème, c'est qu'*une mouche ou quelque autre insecte* aide le héros à reconnaître la jeune fille. Et, dans les formes bien conservées, cet insecte a été précédemment secouru par le héros, de sorte qu'il paie sa dette de reconnaissance, au lieu d'intervenir par pure bonté, comme le bourdon du conte transylvain.

Ainsi, dans un conte tchèque de Bohême (2), le héros, qui est envoyé par un roi demander pour celui-ci la main d'une princesse aux cheveux d'or, doit, comme condition du mariage, désigner parmi douze jeunes filles (la princesse et ses sœurs), toutes ayant la tête couverte d'un voile, celle dont les cheveux sont d'or. Pendant qu'il est là, bien embarrassé, une mouche lui bourdonne à l'oreille : « Bzz, bzz, approche-toi des jeunes filles, et je te dirai quelle est la tienne. » Cette mouche avait été sauvée d'une grosse araignée par le héros.

Dans un conte allemand de la Hesse (3), l'insecte est la reine d'un essaim d'abeilles qui a été protégé par un prince, et elle

(1) PAULINE SCHULLERUS, *Rumänische Volksmärchen aus dem mittleren Harbachthal* (Hermannstadt, 1907), n° 25.

(2) A. CHONZKO, *Contes des paysans et des pâtres slaves* (Paris, 1864), pp. 89-91.

(3) GRIMM, n° 62.

indique à celui-ci quelle est, de trois princesses endormies, toutes semblables, la plus jeune et la plus aimable.

D'après les brèves analyses de Potanine, plusieurs contes russes ont ce trait de la mouche qui indique la jeune fille qu'il s'agit de choisir entre d'autres : cette mouche se pose tantôt sur l'œil droit de la future fiancée, tantôt sur son oreille gauche, tantôt sur son front. Mais il semble qu'aucun de ces contes ne fasse de cette mouche une bestiole reconnaissante (1).

En Orient, ce trait de l'insecte se rencontre notamment dans une famille de contes dans lesquels le héros, qui s'est emparé d'une jeune fille céleste pour l'épouser, doit ensuite aller la chercher dans le séjour des dieux, où elle est retournée, et la reconquérir (2).

Un conte du Sud de l'Inde, faisant partie du livre tamoul dont nous avons, plus haut, cité longuement un récit, présente bien nettement cet épisode (3) :

Le mari de la fille d'Indra, laquelle est retournée à la cour du dieu son père, reconquerra sa femme, s'il vient à bout d'une épreuve qu'Indra lui impose : il devra reconnaître sa bien-aimée, rendue semblable à trois autres femmes. Sur sa route vers le séjour d'Indra, il s'est montré compatissant à l'égard du roi des fourmis, du roi des grenouilles et du roi de certains insectes appelés *Pillaippouichchi*. Pendant qu'il est à réfléchir devant les quatre compagnes, il voit l'insecte son obligé sautiller près de lui : « Ah ! dit-il, mon cher petit, si tu te rappelles l'aide que je t'ai donnée, saute sur le pied de la fille d'Indra. Je la reconnaîtrai ainsi. » Grâce à cette indication, le héros réussit dans cette épreuve.

Dans un conte malgache, de la même famille (4), c'est à tous les animaux du pays collectivement qu'Andrianoro a rendu service en les bien régalant avant de partir à la recherche de sa femme céleste, et tous lui ont dit qu'ils viendraient à son secours dans cette entreprise. Aussi, quand il s'agit pour Andrianoro de reconnaître la mère de sa femme au milieu de ses trois filles, toutes

(1) Ce qui accentue encore le parallélisme indiqué plus haut, c'est que, dans certains contes russes, la fiancée et ses compagnes sont, comme l'apprenti magicien et ses condisciples, transformées en animaux : ainsi en juments, parmi lesquelles la fiancée aura la robe la plus luisante ; en colombes, dont l'une battra d'une aile ; en canards ou autres oiseaux. Parfois c'est la jeune fille elle-même qui donne les indications devant guider le choix du héros (comparer le premier thème) ; parfois c'est un nouveau personnage.

(2) Voir les remarques de notre conte de Lorraine n° 32, *Chatte blanche*, p. 16 et suivantes.

(3) *Dravidian Nights*, 5^e récit.

(4) Voir les remarques de notre n° 32. La traduction de ce conte de Madagascar se trouve aussi dans la *Revue des Traditions populaires* de 1889, p. 311.

semblables à elle, une mouche vient lui dire : « Celle sur le nez de laquelle je me poserai, c'est la mère des trois sœurs. »

Dans un drame birman, très certainement construit d'après un récit indien de cette famille (1), se retrouve aussi l'insecte indicateur ; mais le trait du service rendu et de la gratitude a disparu. Comme dernière épreuve, le prince doit reconnaître sa femme Dwaymenau parmi les sept filles d'un roi, lesquelles, chacune à son tour, passeront le doigt à travers un écran. « O vous toutes, puissances supérieures, dit le prince, daignez m'octroyer votre aide. Accordez-moi un signe pour guider mon choix. » Quand Dwaymenau avance le doigt à travers l'écran, une abeille se pose dessus. « Je salue l'augure, » s'écrie le prince, et il saisit le doigt (2).

Ce même épisode a pris place dans une légende tibétaine, relative à ce mariage du roi Srong Tsan Gampo avec une princesse chinoise, dont nous avons parlé au commencement de ce travail (3).

Ici, il s'agit d'un ambassadeur, qui, — comme dans le conte tchèque de Bohême, — va demander pour son maître la main de la princesse, et c'est une femme du palais de l'empereur de la Chine qui dit à l'envoyé tibétain comment il pourra reconnaître la princesse au milieu de trois cents jeunes filles : « Son teint est d'un vert tirant sur le rouge (*roethlich-grün*) ; son haleine a le parfum de la fleur bleue *udpala*, et cette odeur est si agréable, qu'une abeille voltige ordinairement autour de la princesse. Celle-ci a tels et tels signes sur les joues et sur le front. Elle ne s'assiéra pas à la dernière place, ni à la place du milieu, parmi les jeunes filles, mais à la septième place à partir de la gauche de la rangée. »

Dans cette légende, non seulement le trait de l'insecte reconnaissant a disparu, mais l'intervention de l'abeille a été rendue aussi peu merveilleuse que possible : c'est une bonne odeur habituelle qui attire et retient l'abeille auprès de la princesse.

(A suivre)

E. COSQUIN

(1) ALBERT FYTCHE, *Burma* (Londres, 1878), t. II, p. 33 et suiv. — Ce drame traite le même sujet qu'un des récits du livre bouddhique indien le *Mahāvastu*, (ÉMILE SENART, *Le Mahāvastu*, Paris, 1882, vol. II, p. 12).

(2) Dans les remarques de notre conte de Lorraine n° 32, nous avons donné l'analyse d'un second drame birman, presque pareil à celui-ci. Nous ferons remarquer que, dans cette analyse, il s'est glissé une erreur : le héros n'est pas secouru par le « roi des moucherons », mais par le roi de certains êtres surhumains, les Nats.

(3) Cette légende est donnée par ISAAC JACOB SCHMIDT dans sa *Geschichte der Ostmongolen...*, (p. 333 et suiv.) déjà citée plus haut (1^{re} partie, chapitre 1^{er}) ; elle est extraite du livre mongol le *Bodhimor*, lequel est la traduction d'un livre tibétain du XVII^e siècle, sorte d'histoire du Tibet (voir, sur ce livre, *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1888, p. 503).